

## Textes choisis de Ety Hillesum

Textes de **Une vie bouleversée** suivi de **Lettres de Westerbork** éditions Seuil collection Point P59

**Dimanche** 9 mars 41. Eh bien, allons-y ! Moment pénible, barrière presque infranchissable pour moi : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier quadrillé. Les pensées sont parfois très claires et très nettes dans ma tête, et les sentiments très profonds, mais les mettre par écrit, non, cela ne vient pas encore. C'est essentiellement, je crois, le fait d'un sentiment de pudeur. Grande inhibition ; N'ose me livrer, m'épancher librement, et, pourtant il le faudra bien, si je veux à la longue faire quelque chose de ma vie, lui donner un cours raisonnable et satisfaisant...

tout au fond de moi quelque chose reste emprisonné...

on me croit supérieurement informée de bien des problèmes de la vie ; pourtant, là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse.

UVB p 9

15 mars 43. «Mais il suffirait d'un seul homme digne de ce nom pour que l'on puisse croire en l'homme, en l'humanité»... La haine farouche que nous avons des Allemands verse un poison dans nos cœurs. « On devrait les noyer, cette sale race, les détruire jusqu'au dernier » - on entend cela tous les jours dans la conversation... Jusqu' au jour où m'est venue soudain, il y a quelques semaines, cette pensée libératrice qui a levé comme un jeune brin d' herbe encore hésitant au milieu d'une jungle de chiendent : n'y aurait-il plus qu'un seul Allemand respectable, qu'il serait digne d'être défendu contre toute la horde des barbares, et que son existence vous enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier.

Cela ne signifie pas qu'on baisse pavillon devant certaines idéologies, on est constamment indigné devant certains faits, on cherche à comprendre, mais rien n'est pire que cette haine globale, indifférenciée. C'est une maladie de l'âme. La haine n'est pas dans ma nature.

UBV p 18

*Mardi 25 mars 41.* Pourtant, il faut garder le contact avec le monde réel, le monde actuel, tâcher d'y définir sa place, on n'a pas le droit de vivre avec les seules valeurs éternelles ; ce serait une nouvelle forme de politique de l'autruche. Vivre totalement au-dehors comme au-dedans, ne rien sacrifier de la réalité extérieure à la vie intérieure, pas plus que l'inverse, voilà une tâche exaltante. Et maintenant je vais lire un petit roman à deux sous dans Libelle, et au lit. Demain, il faudra se remettre au travail, s'occuper de la « science », du ménage et de moi-même, il ne faut rien négliger, sans toutefois se prendre trop au sérieux - et maintenant, bonne nuit.

UBV p 33

*Mardi 26 août 41.* Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli.

UBV p 55

*Mardi 31 décembre 41.* C'est la dernière soirée d'une année qui s'est révélée pour moi la plus riche sans doute, et aussi la plus heureuse de ma vie. Si je devais dire d'un mot ce qu'elle m'a apporté, depuis ce 3 février où j'ai tiré timidement la sonnette du 27, Courbetstraat ... ce serait : une grande prise de conscience. Prise de conscience, et par là libération, des forces profondes qui étaient en moi. Moi aussi, avant, j'étais de ceux qui se disent de temps à autre : « Au fond, je suis croyante. » Et maintenant je sens la nécessité de m'agenouiller soudain au pied de mon lit, même dans le froid d'une nuit d'hiver. Être à l'écoute de soi-même. Se laisser guider, non plus par les incitations du monde extérieur, mais par une urgence intérieure. Et ce n'est qu'un début. Je le sais. Mais les premiers balbutiements sont passés, les fondements sont jetés.

UBV p 98

*11 janvier 42.* Il m'a fallu parcourir un chemin difficile pour retrouver ce geste d'intimité avec Dieu et pour dire, le soir à la fenêtre : « Sois remercié, ô Seigneur. ». Le calme et la paix règnent désormais dans mon royaume intérieur. Oui, un chemin difficile, vraiment.

Tout paraît à présent si simple et si naturel. Cette phrase m'a poursuivie des semaines: «Il faut avoir le courage d'exprimer sa foi. » De prononcer le nom de Dieu.

UBV p 102

*Jeudi 12 mars 42...* à la fin de chaque jour, j'ai envie de dire : tout de même, la vie est très belle. Oui, je suis en train de me faire une opinion personnelle sur cette vie, et même une opinion que je me sens capable de défendre face à d'autres gens, et ce n'est pas peu dire pour la fille timide que j'ai toujours été.

UBV p 110

*1er juillet 42 matin.* Pour l'instant, je suis brisée. Ce matin à sept heures, enfer d'inquiétude et d'angoisse à la pensée, de toutes ces nouvelles interdictions. Mais c'est bien, cela me fait ressentir un peu de la peur des autres, car cette peur m'est devenue de plus en plus étrangère. A huit heures, j'étais redevenue le calme même. Et j'étais presque fière de réussir à donner une heure et demie de leçon de conversation russe malgré mon délabrement physique ; autrefois, je me serais autorisée de mon état pour décommander la leçon. Et ce soir, c'est encore un autre jour qui commence, nous aurons la visite d'une jeune fille à problèmes, une catholique. Qu'un Juif aide un non-Juif à résoudre ses problèmes, de nos jours, cela vous donne un singulier sentiment de force.

UBV p 140

*1er juillet Après-midi.* Il faut accepter la mort comme élément naturel de cette vie, même la mort la plus affreuse. Et ne vivons-nous pas chaque jour une vie entière et importe-t-il vraiment que nous vivions quelques jours de plus ou de moins ? Tous les jours, je suis en Pologne sur les champs de bataille - on peut bien leur donner ce nom : parfois la vision de champs de bataille d'un vert vénéneux s'impose à moi ; tous les jours je suis auprès des affamés, des persécutés et des mourants, mais je suis aussi près du jasmin et de ce pan de ciel bleu derrière ma fenêtre, il y a place pour tout dans une vie.

... je sais tout cela, tout, à chaque instant, il m'arrive de courber la nuque sous ce fardeau et en même temps, par une sorte de réflexe, j'ai besoin de joindre les mains... j'ai une certitude : je trouve la vie belle, digne d'être vécue et riche de sens. En dépit de tout.

Cela ne veut pas dire qu'on se maintienne toujours sur les sommets et dans de pieuses pensées. On peut être brisée de fatigue d'avoir longtemps marché, d'avoir passé des heures à faire la queue, mais cela aussi c'est la vie - et quelque part en vous il y a quelque chose qui ne vous quittera plus jamais.

UBV p 143

*Vendredi 3 juillet 42.* Bon, on veut notre extermination complète : cette certitude nouvelle, je l'accepte. Je le sais maintenant. Je n'imposerai pas aux autres mes angoisses et je me garderai de toute rancœur s'ils ne comprennent pas ce qui nous arrive à nous, les Juifs. Mais une certitude acquise ne doit pas être rongée ou affaiblie par une autre. Je travaille et je vis avec la même conviction et je trouve la vie pleine de sens, oui, pleine de sens malgré tout, même si j'ose à peine le dire en société...

UBV p 144

**Samedi 4 juillet 42.** Mais si les choses se gâtent vraiment pour nous, l'énergie spirituelle ne suffira pas, je ne dois pas le perdre de vue. Il a suffi de cette petite promenade à pied jusqu'au bureau des contributions pour me l'apprendre. Au début, nous marchions comme de joyeux touristes visitant une ville ensoleillée... Puis j'ai commencé à ressentir une immense fatigue, et c'était tout de même une sensation étrange de ne pouvoir monter dans aucun des tramways de cette ville aux longues rues, ni s'asseoir à aucune terrasse... j'ai pensé alors, ou -plutôt je n'ai pas pensé, c'est une intuition qui a surgi : à travers les siècles, les hommes se sont éreintés, se sont meurtri les pieds à parcourir la terre du Bon Dieu, dans le froid ou la chaleur, et cela aussi c'est la vie. C'est une expérience de plus en plus forte chez moi ces derniers temps : dans mes actions et mes sensations quotidiennes les plus infimes se glisse un soupçon d'éternité. Je ne suis pas seule à être fatiguée, malade, triste ou angoissée, je le suis à l'unisson de millions d'autres à travers les siècles, tout cela c'est la vie ; la vie est belle et pleine de sens dans son absurdité, pour peu que l'on sache y ménager une place pour tout et la porter tout entière en soi dans son unité ; alors la vie, d'une manière ou d'une autre, forme un ensemble parfait. Dès qu'on refuse ou veut éliminer certains éléments, dès que l'on suit son bon plaisir et son caprice pour admettre tel aspect de la vie et en rejeter tel autre,

alors la vie devient en effet absurde : dès lors que l'ensemble est perdu, tout devient arbitraire...

Avant, un bon déjeuner était la chose la plus naturelle du monde, aujourd'hui c'est une aubaine inespérée, et si la vie s'est faite plus rude et plus menaçante, elle est aussi plus riche dans la mesure où l'on a renoncé à ses exigences et où l'on accueille avec gratitude, et comme un don du ciel, tout ce qui reste de bon. Du moins telle est ma réaction, et c'est aussi la sienne ; nous nous étonnons parfois ensemble de n'éprouver ni haine, ni indignation, ni amertume - c'est une chose qu'on ne peut plus dire ouvertement en société, nous sommes probablement très seuls à penser ainsi.

UBV p 149

*Mardi 7 juillet 42.* Je suis prête à tout accepter, tout lieu de la terre où il plaira à Dieu de m'envoyer, prête aussi à témoigner à travers toutes les situations- et jusqu'à la mort, de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est, ce n'est pas le fait de Dieu mais le nôtre. Nous avons reçu en partage toutes les possibilités d'épanouissement, mais n'avons pas encore appris à exploiter ces possibilités. On dirait qu'à chaque instant des fardeaux de plus en plus nombreux tombent de mes épaules, que toutes les frontières séparant aujourd'hui hommes et peuples s'effacent devant moi, on dirait parfois que la vie m'est devenue transparente, et le cœur humain aussi ; je vois, je vois et je comprends sans cesse plus de choses, je sens une paix intérieure grandissante et j'ai une confiance en Dieu dont l'approfondissement rapide, au début, m'effrayait presque, mais qui fait de plus en plus partie de moi-même. Et maintenant, au travail.

UBV p 166

*Jeudi matin 9 juillet 42.* j'espère être envoyée dans un camp de travail pour pouvoir faire quelque chose pour ces filles de seize ans que l'on déporte ? Pour pouvoir dire d'avance aux parents qui restent ici : ne vous inquiétez pas, je veillerai sur vos enfants. Quand je dis aux autres : rien ne sert de fuir ou de se cacher, nous n'y échapperons pas, partons et essayons de faire encore ce que nous pourrons pour les autres - je donne beaucoup trop l'impression de me résigner. Il y transparaît tout autre chose que ce que je veux dire. Je

n'ai pas encore trouvé le ton qui convienne à ce sentiment parfait et rayonnant qui est en moi et qui inclut toute souffrance et toute violence. Je parle encore en termes trop livresques et philosophiques, ce qui donne à penser que j'ai inventé une théorie consolatrice pour me faciliter un peu la vie. Je ferais mieux d'apprendre à me taire, provisoirement, et à «être».

UBV p 166

*Vendredi matin 10 juillet 42.* La foule des soucis vous saute parfois dessus comme de la vermine. Eh bien, on n'a qu'à se gratter un peu, cela enlaidit peut-être, mais il faut bien se débarrasser des indésirables.

UBV p 167

*Vendredi 10 juillet 42 plus tard.* Dure, très dure journée. Il faut apprendre à porter avec les autres le poids d'un « destin de masse » en éliminant toutes les futilités personnelles. Chacun veut encore tenté de se sauver, tout en sachant très bien que s'il ne part pas c'est un autre qui le remplacera. Est-ce bien important que ce soit moi ou un autre, tel ou tel autre ? C'est devenu un destin de masse, commun à tous, et on doit le savoir. Journée, très dure. Mais je me retrouve toujours dans la prière. Et prier, je pourrai toujours le faire, même dans le lieu le plus exigü. Et ce petit fragment du destin de masse que je suis à même de porter, je le fixe sur mon dos comme un baluchon avec des nœuds toujours plus forts et toujours plus serrés, je fais corps avec lui et l'emporte déjà par les rues.

UBV p 168

**Samedi 11 juillet 42 11 h du matin.** Beaucoup de gens me reprochent d'être indifférente, passive et prétendent que je m'abandonne sans réagir. Ils disent : toute personne qui a une chance d'échapper à leurs griffes a le devoir de la tenter. Je dois songer à moi-même, disent -ils. Mais leur calcul ne tombe pas juste. Chacun en ce moment est occupé à songer à soi-même et à tenter passer à travers les mailles du filet ; or c'est un nombre élevé, très élevé même, qui doit partir. Et le plus bizarre, c'est que je ne me sens pas sous leurs griffes. Que je reste ici ou que je sois déportée. C'est une idée si conventionnelle, si primitive, ce raisonnement ne me touche plus, je ne me sens sous les griffes de

personne, je me sens seulement dans les bras de Dieu - pour le dire avec un peu d'emphase. Ici et maintenant, à ce cher bureau si familier où dans un mois, serrée dans quelque pièce du quartier juif ou travaillant dans un camp sous la garde des SS, je crois que je me sentirai toujours dans les bras de Dieu. On pourra peut-être me briser physiquement, mais c'est tout. Et je serai peut-être en proie au désespoir, je devrai peut-être endurer des privations que je n'eusse pas imaginées même dans mes rêves les plus vains, mais tout cela est peu de chose au prix de mon immense confiance en Dieu et de mes capacités de vie intérieure. Il se peut que je sous-estime ce qui m'attend.

Je vis chaque jour avec la conscience des terribles possibilités qui peuvent se réaliser à tout moment pour ma petite personne, et sont déjà devenues la réalité d'un grand d'un trop grand nombre de gens. Je me rends compte de tout jusqu'aux moindres détails, je crois que dans mes « discussions intérieures » je garde les pieds sur terre, sur la dure réalité. Mon acceptation n'est ni résignation ni abdication de la volonté. Il y a toujours place pour la plus élémentaire indignation morale devant un régime qui traite ainsi des êtres humains. Mais les événements ont pris à mes yeux des proportions trop énormes, trop démoniaques, pour qu'on puisse y réagir par une rancune personnelle ou une hostilité exacerbée. Cette réaction me paraît puérile, totalement inadaptée au caractère fatal de l'événement. Souvent on se fâche quand je dis : « Que ce soit moi ou un autre qui parte, peu importe, ce qui compte c'est que tant de milliers de gens doivent partir ? » Il n'est pas vrai que je veuille aller au-devant de mon anéantissement, un sourire de soumission aux lèvres. Ce n'est pas cela non plus. C'est le sentiment de l'inéluctable, son acceptation et en même temps la conviction qu'en fait, rien ne peut plus nous être ravi. Ce n'est pas une sorte de masochisme qui me pousserait à vouloir partir absolument, à désirer être arrachée aux fondements de mon existence, mais serais-je vraiment très heureuse de pouvoir me soustraire au sort imposé à tant d'autres ? On me dit : « Quelqu'un comme toi a le devoir de se mettre en sûreté, tu as encore tant de choses à faire dans la vie, tant à donner. » Mais ce que j'ai ou non à donner, ne pourrai-je pas le donner où que je sois, ici dans un petit cercle d'amis ou ailleurs dans un camp de concentration ? Et c'est singulièrement se surestimer que de se croire trop de valeur pour partager avec les autres une « fatalité de masse ». Et si Dieu estime que j'ai encore beaucoup à faire, je le ferai tout aussi bien après avoir traversé les mêmes épreuves que

les autres. La valeur humaine présente ou non en moi ressortira de mon comportement dans cette situation entièrement nouvelle. Même si je n'y survis pas, ma façon de mourir apportera une réponse au «qui suis-je ?». Il n'est plus temps de se maintenir coûte que coûte en dehors d'une situation donnée, il s'agit plutôt de savoir comment on réagit à toute nouvelle situation, comment on continue à vivre. Ce qu'il est juste que je fasse, je le ferai.

UBV p 173-174

**Dimanche 12 juillet 42.** Prière du dimanche matin. Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose, mon Dieu, oh, une broutille : je me garderai de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir ; mais cela demande un certain entraînement. Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine. Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider - et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres ?

UBV p 175

**Dimanche 12 juillet 42.** Il y a des gens - le croirait-on ? - qui au dernier moment tâchent à mettre en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers en argent, au lieu de te protéger toi, mon Dieu. Et il y a des gens qui cherchent à protéger leur propre corps, qui pourtant n'est plus que le réceptacle de mille angoisses et de mille haines. Ils disent : «Moi, je ne tomberai pas sous leurs griffes !» Ils oublient qu'on n'est jamais sous les griffes de personne tant qu'on est dans tes bras. Cette conversation avec toi, mon Dieu, commence à me redonner un peu de calme.

UBV p 176

**Dimanche 12 juillet 42.** Utilise à bon escient chaque minute de ce jour, fais-en une journée fructueuse, une forte pierre dans les fondations où s'appuieront les jours de misère et d'angoisse qui nous attendent. Derrière la maison, la pluie et la tempête des derniers jours ont ravagé le jasmin, ses fleurs blanches flottent éparpillées dans les flaques noires sur le toit plat du garage. Mais quelque part en moi ce jasmin continue à fleurir, aussi exubérant, aussi tendre que par le passé. Et il répand ses effluves autour de ta demeure, mon Dieu. Tu vois comme je prends soin de toi. Je ne t'offre pas seulement mes larmes et mes tristes pressentiments, en ce dimanche matin venteux et grisâtre je t'apporte même un jasmin odorant. Et je t'offrirai toutes les fleurs rencontrées sur mon chemin, et elles sont légion, crois-moi. Je veux te rendre ton séjour le plus agréable possible. Et pour prendre un exemple au hasard : enfermée dans une étroite cellule et voyant un nuage passer au-delà de mes barreaux, je t'apporterais ce nuage, mon Dieu, si du moins j'en avais la force. Je ne puis rien garantir d'avance mais les intentions sont les meilleures du monde, tu le vois. Maintenant je vais me consacrer à cette journée. Je vais me répandre parmi les hommes aujourd'hui et les rumeurs mauvaises, les menaces m'assailliront comme autant de soldats ennemis une forteresse imprenable.

UBV p 177

**Lundi 20 juillet 42, 9 heures et demie du soir.** Impitoyable, impitoyable. Mais nous devons être d'autant plus miséricordieux au fond de nous. Tel était le sens de ma prière d'aujourd'hui, dans le petit matin:

Mon Dieu, cette époque est trop dure pour des êtres fragiles comme moi. Après elle, je le sais, viendra une autre époque beaucoup plus humaine. J'aimerais tant survivre pour transmettre à cette nouvelle époque toute l'humanité que j'ai préservée en moi malgré les faits dont je suis témoin chaque jour. C'est aussi notre seul moyen de préparer les temps nouveaux : les préparer déjà en nous. Je suis intérieurement si légère, si parfaitement exempte de rancœur, j'ai tant de force et d'amour en moi. J'aimerais tant vivre, contribuer à préparer les temps nouveaux, leur transmettre cette part indestructible de moi-même ; car ils viendront, certainement. Ne se lèvent-ils pas déjà, en moi jour après jour ?

Telle était à peu près ma prière de ce matin. Je m'étais agenouillée avec une totale spontanéité sur le tapis de sisal de la salle de bains et les larmes roulaient sur mon visage. Et cette prière, je crois, m'a donné de la force pour toute la journée. Maintenant je vais lire une petite nouvelle. Je m'entête à maintenir mon style de vie contre vents et marées, même si je tape mille lettres par jour de dix heures du matin à sept heures du soir et rentre chez moi à huit les pieds meurtris, et sans avoir dîné. Je trouverai toujours une heure pour moi. Je reste entièrement fidèle à moi-même, je ne me résignerai pas, je ne faiblirai pas. Pourrais-je seulement continuer à faire ce travail si je ne puisais chaque jour dans la grande réserve de calme et de quiétude qui est en moi ? Oui mon Dieu je te suis très fidèle contre vents et marées. je ne me laisserai pas anéantir, je persiste à croire au sens le plus profond de cette vie... cela va te paraître incompréhensible, mais je trouve la vie si belle et me sens si heureuse. N'est-ce pas extraordinaire ? Je n'oserais me confier aussi ouvertement à personne.

UBV p 185

**Mardi 21 juillet 42.** Je me sens dépositaire d'un précieux fragment de vie, avec toutes les responsabilités que cela implique. Je me sens responsable du sentiment grand et beau que la vie m'inspire et j'ai le devoir d'essayer de le transporter intact à travers cette époque pour atteindre des jours meilleurs. C'est la seule chose qui compte.

UBV p 186

**22 juillet 42**, 8 heures du matin. Ce ne serait pas sorcier d'avoir une «idylle» avec toi dans l'atmosphère préservée d'un bureau, mais ce qui compte c'est de t'emporter, intact et préservé, partout avec moi et de te rester fidèle envers et contre tout, comme je te l'ai toujours promis. Quand je marche ainsi dans les rues, ton monde me donne beaucoup à méditer - non, ce n'est pas le mot, j'essaie plutôt de pénétrer les choses grâce à un sens nouveau...

UBV p 187

**23 juillet 42.** Hier soir après une longue marche sous la pluie et malgré mes ampoules aux pieds j'ai fait un dernier petit détour à la recherche d'une charrette de fleuriste et je suis rentrée chez moi avec un grand bouquet de roses. Et elles sont là. Elles ne sont pas

moins réelles que toute la détresse dont je suis témoin en une journée. Il y a place dans ma vie pour beaucoup de choses. Et j'ai tant de place, mon Dieu. En traversant aujourd'hui ces couloirs bondés j'ai été prise d'une impulsion soudaine : j'avais envie de m'agenouiller sur le carrelage au milieu de tous ces gens. Le seul geste de dignité humaine qui nous reste en cette époque terrible : s'agenouiller devant Dieu. Chaque jour, j'apprends à mieux connaître les hommes et je vois de plus en plus clairement qu'ils n'ont aucune aide à offrir à leurs semblables : on est réduit à ses propres forces intérieures.

UBV p 188

**23 juillet 42.** Si tout ce que je vis en ce moment m'était advenu il y a un an, je me serais effondrée au bout de trois jours, je me serais suicidée ou alors réfugiée dans une gaieté totalement factice. À présent j'ai un grand équilibre, une grande résistance, une grande paix, une vision synthétique des choses et une intuition de leur logique, - enfin je ne sais pas au juste, mais quoi qu'il en soit : je vais très bien, mon Dieu.

UBV p 189

**27 juillet 42.** Encore un mot : je crois tout de même avoir en moi une sorte de régulateur. Un signal, un accès de mauvaise humeur, m'avertit toujours lorsque j'ai fait fausse route ; et si dorénavant je parviens à maintenir ma sincérité, ma disponibilité et la volonté d'être ce que je dois être et de faire ce que ma conscience me dicte en une époque comme celle-ci, alors tout rentrera dans l'ordre. Je crois que la vie m'impose de hautes exigences et a de grands projets pour moi, à condition que je ne me ferme pas à ma voix intérieure, que je lui obéisse, que je reste sincère et disponible, sans vouloir rejeter non plus mes sentiments.

UBV p 195

**Mardi 15 septembre 42.** Converser avec toi, mon Dieu. Est-ce bien ? Au-delà des gens, je ne souhaite plus m'adresser qu'à toi. Si j'aime les êtres avec tant d'ardeur, c'est qu'en chacun d'eux j'aime une parcelle de toi, mon Dieu. Je te cherche partout dans les hommes et je trouve souvent une part de toi. Et j'essaie de te mettre au jour dans les cœurs des autres, mon Dieu. Mais à présent j'ai besoin de beaucoup de patience, de

beaucoup de patience et de réflexion, ce sera très difficile. Je dois tout faire seule désormais. La meilleure, la plus noble part de mon ami, de l'homme qui t'as éveillé en moi, t'a déjà rejoint.

UBV p 200

**Jeudi 17 septembre 42.** Comme elle est grande, la détresse intérieure de tes créatures terrestres, mon Dieu. Je te remercie d'avoir fait venir à moi tant de gens avec toute leur détresse. Ils sont en train de me parler calmement, sans y prendre garde, et voilà que tout à coup leur détresse perce dans sa nudité. Et j'ai devant moi une petite épave humaine, désespérée et ignorant comment continuer à vivre. C'est là que mes difficultés commencent. Il ne suffit pas de te prêcher, mon Dieu, pour te mettre au jour dans le cœur des autres. Il faut dégager chez l'autre la voie qui mène à toi, mon Dieu, et pour ce faire il faut être un grand connaisseur de l'âme humaine : Il faut avoir une formation de psychologue : rapports au père et à la mère, souvenirs d'enfance, rêves, sentiments de culpabilité, complexes d'infériorité, enfin tout le magasin des accessoires. Dans tous ceux qui viennent à moi, je commence alors une exploration prudente. Les outils qui me servent à frayer la voie vers toi chez les autres sont encore bien rudimentaires. Mais j'en ai déjà quelques-uns et je les perfectionnerai, lentement et avec beaucoup de patience. Et je te remercie de m'avoir donné le don de lire dans le cœur des autres. Les gens sont parfois pour moi des maisons aux portes ouvertes. J'entre, j'erre à travers des couloirs, des pièces : dans chaque maison l'aménagement est un peu différent, pourtant elles sont toutes semblables et l'on devrait pouvoir faire de chacune d'elles un sanctuaire pour toi, mon Dieu. Et je te le promets, je te le promets, mon Dieu, je te chercherai un logement et un toit dans le plus grand nombre de maisons possible. C'est une image amusante : je me mets en route pour te chercher un toit. Il y a tant de maisons inhabitées, où je t'introduirai comme invité d'honneur. Pardonne-moi cette image assez peu raffinée.

UBV p 208

*Jeudi 17 septembre 42 Le soir; vers 10 heures et demie.* Mon Dieu, donne-moi la paix, et la force de venir à bout de tout. Il y a tant à faire. Il faut que je me mette enfin à écrire sérieusement...

Je voudrais pouvoir venir à bout de tout par le langage, pouvoir décrire ces deux mois passés derrière les barbelés, les plus intenses et les plus riches de ma vie, et qui m'ont apporté la confirmation éclatante des valeurs les plus graves, les plus élevées de ma vie. J'ai appris à aimer Westerbork ; et j'en ai la nostalgie. Lorsque je m'endormais là-bas sur mon étroit châlit, j'avais la nostalgie de ce bureau où j'écris en ce moment. Je te suis reconnaissante, mon Dieu, de me rendre la vie si belle, partout où je me trouve, que chaque endroit que je quitte m'emplit de nostalgie. Mais cela rend parfois la vie pesante et dure à porter. Tu vois, il est dix heures et demie passées, les lumières du baraquement s'éteignent, je crois qu'il est temps d'aller me coucher.

UBV p 209

*Jeudi 17 septembre 42.* Cela me fait penser tout à coup à cette femme dont les cheveux de neige encadraient le noble visage ovale... à quelques jeunes filles qui étaient venues nous rejoindre, elle dit : « Attention, demain matin lorsque nous partirons chacun d'entre nous n'aura pas le droit de pleurer plus de trois fois. L'une des jeunes filles répondit : « On ne m'a pas encore distribué mon ticket de rationnement pour pleurer ! »

UBV p 210

*Dimanche 20 septembre 42.* Mon cœur est une écluse où se pressent des flots de souffrance toujours renouvelés. Jopie était assis sur la lande, sous le grand ciel étoilé, et nous parlions de nostalgie : « Je n'ai aucune nostalgie », dit-il, « puisque je suis chez moi. » Pour moi ce fut une révélation. On est chez soi. Partout où s'étend le ciel on est chez soi. En tout lieu de cette terre on est chez soi, lorsqu'on porte tout en soi. Je me suis souvent sentie - et je me sens encore comme un navire qui vient d'embarquer une précieuse cargaison ; on largue les amarres et le navire prend la mer, libre de toute entrave ; il relâche dans tous les pays et prend partout à son bord ce qu'il y a de plus précieux. On doit être sa propre patrie. Il m'a fallu deux soirées pour me décider à lui raconter ce que j'ai de plus intime. Pourtant j'avais très envie de le lui dire, comme pour lui faire un cadeau. Alors je me suis agenouillée là, sur cette vaste lande, et je lui ai parlé de Dieu.

UBV p 212

**Mardi 22 septembre** 42. Il faut apprendre à vivre avec soi-même comme avec une foule de gens. On découvre alors en soi tous les bons et les mauvais côtés de l'humanité. Il faut d'abord apprendre à se pardonner ses défauts si l'on veut pardonner aux autres. C'est peut-être l'un des apprentissages les plus difficiles pour un être humain, je le constate bien souvent chez les autres (et autrefois je pouvais l'observer sur moi-même aussi, mais plus maintenant), que celui du pardon de ses propres erreurs, de ses propres fautes. La condition première en est de pouvoir accepter, accepter généreusement, le fait même de commettre des fautes et des erreurs.

UBV p 213

*23 septembre 42...* nous ne devrions même pas nous préoccuper de haïr ceux que nous appelons nos ennemis. Nous sommes déjà bien assez ennemis les uns des autres. Et je n'épuise pas non plus la question en disant que chez les nôtres aussi il y a des bourreaux et de méchantes gens. A vrai dire, je ne crois pas du tout à cette prétendue «méchanceté». J'aimerais toucher cet homme dans ses angoisses, en rechercher l'origine et entreprendre sur lui une sorte de battue, le rabattre vers ses propres domaines intérieurs - c'est tout ce que nous pouvons faire pour lui... «C'est la seule solution, vraiment la seule, Klaas, je ne vois pas d'autre issue : que chacun de nous fasse un retour sur lui-même et extirpe et anéantisse en lui tout ce qu'il croit devoir anéantir chez les autres. Et soyons bien convaincus que le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà. Et Klaas, le vieux partisan, le vétéran de la lutte des classes, dit, entre l'étonnement et la consternation : «Mais ... mais ce serait un retour au christianisme ! » Et moi, amusée de tant d'embarras, je repris sans m'émouvoir : «Mais oui, le christianisme ; pourquoi pas ? »

UBV p 216-218

*24 septembre 42* Dans un moment difficile comme j'en ai connu ce soir, il m'arrive de me demander ce que tu veux faire de moi, mon Dieu. Mais peut-être cela dépendra-t-il justement de ce que je veux faire de toi ? Toutes les détresses et les solitudes nocturnes d'une humanité souffrante traversent soudain mon humble cœur et l'emplissent d'une

douleur nauséuse... C'est comme une petite vague qui remonte toujours en moi et me réchauffe, même après les moments les plus difficiles : «Comme la vie est belle pourtant ! » C'est un sentiment inexplicable. Il ne trouve aucun appui dans la réalité que nous vivons en ce moment. Mais n'existe-t-il pas d'autres réalités que celle qui s'offre à nous dans le journal et dans les conversations irréfléchies et exaltées de gens affolés ? Il y a aussi la réalité de ce petit cyclamen rose indien et celle aussi du vaste horizon que l'on finit toujours par découvrir au-delà des tumultes et du chaos de l'époque. Donne-moi chaque jour une petite ligne de poésie, mon Dieu, et si jamais je suis empêchée de la noter, n'ayant ni papier ni lumière, je la murmurerai le soir à ton vaste ciel. Mais envoie-moi de temps en temps une petite ligne de poésie.

UBV p 221

**25 septembre 42.** Je trottinai aux côtés de Ru et, à l'issue d'une très longue discussion où nous avons agité une fois de plus les « ultimes questions », je m'arrêtai pile ... et je lui dis : « Et tu sais, Ru, j'ai encore un autre trait puéril, qui me fait trouver toujours la vie belle et m'aide peut-être à tout supporter aussi bien. » Ru me lançait un regard interrogateur et je lui dis, comme si c'était la chose du monde la plus naturelle... : «Vois-tu, je crois en Dieu.» Il en fut un peu déconcerté... mais avec un peu de recul il se dit très content pour moi. Peut-être est-ce pour cela que je me suis sentie tout le reste de la journée si rayonnante et si forte ? D'avoir su dire si simplement, comme une chose coulant de source, dans la grisaille de ce quartier populaire : «Oui, vois-tu, je crois en Dieu.»

UBV p 222

*25 septembre 42.* Quand on veut avoir une influence morale sur les autres, il faut s'attaquer sérieusement à sa morale personnelle. Je vis constamment dans la familiarité de Dieu comme si c'était la chose la plus simple du monde, mais il faut aussi régler sa vie en conséquence. Je n'en suis pas encore là, oh non, et parfois je me conduis pourtant comme si j'avais atteint mon but. Je suis joueuse, j'aime mes aises, j'appréhende souvent les choses en artiste plutôt qu'en femme responsable, et j'ai en moi aussi le goût du bizarre, du caprice et de l'aventure. Mais assise à ce bureau, dans la nuit qui s'avance, je

sens en moi la force contraignante et directrice d'une gravité toujours plus présente, toujours plus profonde, sorte de voix silencieuse qui me dicte ce que je dois faire et m'oblige à noter en toute franchise : de toutes parts j'ai failli à ma mission, mon vrai travail ne fait que commencer. Jusqu'ici, au fond ; je m'amusais.

UBV p 224

**29 septembre 42.** Encore une fois, je note pour mon propre usage : Matthieu 6, 34 : « Ne vous inquiétez donc pas du lendemain, car le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine. » Il faut les éliminer quotidiennement comme des puces, les mille petits soucis que nous inspirent les jours à venir et qui rongent nos meilleures forces créatrices. On prend mentalement toute une série de mesures pour les jours suivants, et rien, mais rien du tout, n'arrive comme prévu. A chaque jour suffit sa peine. Il faut faire ce que l'on a à faire, et pour le reste, se garder de se laisser contaminer par les mille petites angoisses qui sont autant de motions de défiance vis-à-vis de Dieu. Tout finira bien par s'arranger pour mon permis de séjour à Amsterdam et pour mes tickets de rationnement, rien ne sert de me tourmenter pour l'instant, je ferais mieux de me mettre à un thème russe. Notre unique obligation morale, c'est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. Et plus il y a de paix dans les êtres, plus il y en aura aussi dans ce monde en ébullition...

Sentiment affreux. Et voilà qu'en moi aussi je sens se développer une angoisse néfaste. Il faut réagir. Il faut se retirer à l'écart de toutes ces rumeurs stériles qui se répandent comme une maladie contagieuse. Je me représente approximativement ce que doit être la vie intérieure de tous ces gens. Pauvre vie dénudée. C'est ainsi qu'on en vient à dire, comme je l'ai si souvent entendu : « Je ne suis plus capable de lire un livre, je ne puis plus me concentrer. Autrefois ma maison était toujours pleine de fleurs, mais aujourd'hui, non, vraiment je n'en ai plus envie. » Une vie appauvrie, indigente. Je sais fort bien à quoi je dois m'opposer. Ne pourrait-on apprendre aux gens qu'il est possible de « travailler » à sa vie intérieure, à la reconquête de la paix en soi. De continuer à avoir une vie intérieure productive et confiante, par-dessus la tête - si j'ose dire - des angoisses et des rumeurs qui vous assaillent. Ne pourrait-on leur apprendre que l'on peut se contraindre à

s'agenouiller dans le coin le plus reculé et le plus paisible de son moi profond et persister jusqu'à sentir au-dessus de soi le ciel s'éclaircir - rien de plus, mais rien de moins. Depuis hier soir, j'ai ressenti dans ma chair, une fois de plus, ce que doit être en ce moment la souffrance des gens ; il est bon de s'y replonger périodiquement et d'éprouver les remèdes à y apporter. Et de reprendre imperturbablement sa route par les vastes et libres prairies de son cœur. Mais je n'en suis pas encore là. Je dois aller chez le dentiste.

UBV p 227-228

*Vendredi matin 2 octobre 42, dans mon lit. Je vais assumer les risques... Je te promets de vivre en accord avec le meilleur de mes forces créatrices, partout où il te plaira de me placer et de me maintenir. Mais j'aimerais tant retourner au camp ... Oui, je le sais, il y a des risques, le camp s'emplit de SS et se couvre de barbelés, la surveillance se renforce de jour en jour, peut-être ne nous laissera-t-on même pas ressortir dans deux semaines, ces choses-là peuvent toujours arriver. Es-tu prête à prendre ce risque ?..*

Si chacun de nous écoutait seulement un peu plus sa voix intérieure, s'il essayait seulement d'en faire retentir une en soi-même - alors il y aurait beaucoup moins de chaos dans le monde. Je crois bien que j'apprendrai à assumer la part qui me revient, quelle qu'elle soit...

UBV p 231-235

**Samedi matin 3 octobre 42** Donne-moi la paix et la confiance. Fais que chacune de mes journées soit plus et mieux que la somme des soucis de l'existence quotidienne. Toutes nos inquiétudes à propos du ravitaillement, du vêtement, du froid, de notre santé, ne sont-elles pas autant de « motions de censure » vis-à-vis de toi, mon Dieu ?..

Je veux, me tenir parmi les hommes, parmi leurs angoisses, je veux tout voir et comprendre moi-même pour le raconter ensuite...

Je ne veux pas non plus t'obliger, mon Dieu, à me guérir en deux jours. Je sais que tout doit se développer organiquement, selon un lent processus...

Pourtant, si j'en ai la moindre possibilité, j'aimerais beaucoup partir mercredi. Je sais bien que dans mon état, je ne serai pas d'un grand secours à la collectivité, je voudrais bien retrouver un peu de santé. Mais il ne faut pas "vouloir" les choses, il faut les laisser

s'accomplir en moi, et c'est précisément ce que j'oublie de faire en ce moment. Que ta volonté soit faite et non la mienne...

La nuit, étendue sur mon châlit au milieu de femmes et de jeunes filles qui ronflaient doucement, rêvaient tout haut, pleuraient tout bas et s'agitaient (les mêmes qui affirmaient dans la journée : «Nous ne voulons pas penser», «Nous ne voulons pas sentir, sinon nous allons devenir folles», j'étais souvent prise d'un attendrissement infini et je demeurais éveillée, laissant défiler devant mes yeux les événements et les impressions toujours trop nombreuses d'une journée toujours trop longue, et me disant : « Puissé-je être le cœur pensant de cette baraque. » Je voudrais l'être de nouveau. Je voudrais être le «cœur pensant» de tout un camp de concentration. Or me voilà alitée ici, mais désormais patiente et apaisée...

UBV p 236 – 237

**Jeudi 8 octobre**, après-midi. J'irai recueillir là-bas toutes les larmes et toutes les terreurs. ... Je ne veux pas me faire le chroniqueur d'atrocités. Ni de sensations violentes. Je disais ce matin même à Jopie: «Et pourtant j'en reviens toujours à la même idée : la vie est belle. » Et je crois en Dieu. Et je veux me planter au beau milieu de ce que les gens appellent des « atrocités» et dire et répéter : « La vie est belle. »..., et j'ai pensé: «Si seulement je pouvais circuler là-bas pour donner une gorgée d'eau à quelques-uns de ces malheureux entassés par milliers! »...Chaque fois qu'une femme, ou un enfant affamé, éclatait en sanglots devant l'un de nos bureaux d'enregistrement, je m'approchais et je me tenais là, protectrice, les bras croisés, souriante, et en moi-même je m'adressais à cette créature tassée sur elle-même et désemparée : «Allons, ce n'est pas si grave, ce n'est pas si terrible. » Et je restais là, j'offrais ma présence, que pouvait-on faire d'autre ? Parfois je m'asseyais à côté de quelqu'un, je passais un bras autour de son épaule, je ne parlais pas beaucoup, je regardais les visages. Rien ne m'était étranger, aucune manifestation de souffrance humaine. Tout me semblait familier, j'avais l'impression de tout connaître d'avance et d'avoir déjà vécu cela une fois dans le passé. Certains me disaient : mais tu as donc des nerfs d'acier pour tenir le coup aussi bien ? Je ne crois pas

du tout avoir des nerfs d'acier, j'ai plutôt les nerfs à fleur de peau, mais c'est un fait, je «tiens le coup». J'ose regarder chaque souffrance au fond des yeux, la souffrance ne me fait pas peur. Et à la fin de la journée j'éprouvais toujours le même sentiment, l'amour de mes semblables. Je ne ressentais aucune amertume devant les souffrances qu'on leur infligeait, seulement de l'amour pour eux, pour leur façon de les endurer, si peu préparés qu'ils fussent à endurer quoi que ce fût...

Les plus larges fleuves s'engouffrent en moi, les plus hautes montagnes se dressent en moi. Derrière les broussailles entremêlées de mes angoisses et de mes désarrois s'étendent les vastes plaines, le plat pays de ma paix et de mon bienheureux abandon. Je porte en moi tous les paysages. J'ai tout l'espace voulu. Je porte en moi la terre et je porte le ciel. Et que l'enfer soit une invention des hommes m'apparaît avec une évidence totale. Je ne vivrai plus jamais mon enfer personnel (je l'ai vécu suffisamment autrefois, j'ai pris de l'avance pour toute une vie), mais je puis vivre très intensément l'enfer des autres...

UBV p 240-241

**12 octobre 42.** J'ai rompu mon corps comme le pain et l'ai partagé entre les hommes. Et pourquoi pas ? Car ils étaient affamés et sortaient de longues privations.

UBV p 245

## Biographie

Etty Hillesum née le 15 janvier 1914 et décédée à l'âge de 29 ans au camp d'Auschwitz en 1943, a tenu un journal intime (1941-1942) et une correspondance (1942-1943) depuis le camp de transit de Westerbork dans le nord de la Hollande. Publiée seulement en 1981 ce journal aura un succès extraordinaire.

Etty est juive. Son père est professeur de lycée, sa mère est d'origine russe.

Elle a deux frères : Jacob (Jaap), et Michael (Mischa) célèbre pianiste virtuose. Elle a grandi dans une ambiance étrangère à toute référence religieuse. Sa famille est tout à fait « assimilée ».

Etty emménage en 1937 (elle a 23 ans), à la pension de Han Wegerif, qui deviendra le compagnon de fait d'Etty malgré l'écart de trente années qui les séparent. Etty est la seule juive dans cette maisonnée et elle y occupera un emploi de gouvernante. D'autres pensionnaires y passeront, dont Maria Tuinzing, qui se verra confier la garde des cahiers d'Etty, une chrétienne qui sera l'une de ses meilleures amies et confidente. Dans cette maison Etty (Esther) Hillesum rédigea son Journal de 1941 à 1943.

A l'Université d'Amsterdam, elle a fait des études de droit, ainsi que l'étude du russe (elle donne elle-même des cours de russe).

Etty fréquente un milieu d'intellectuels de gauche, où les mœurs et les valeurs sont très libérales. Au début des années 40 elle est sujette à des dépressions et de malaises physiques récurrents.

En février 41 elle consulte le psychologue, Julius Spier (qui a fait sa psychanalyse avec Carl Jung). Etty a 27 ans. Spier en a 54. Juif allemand, sa réputation de thérapeute commençait à se répandre à Amsterdam. La rencontre est décisive. En quelques mois elle est transformée autant sur le plan psychologique que spirituel. Sous l'impulsion de Spier, le dimanche 9 mars 1941 elle commence à rédiger son journal.

Du juillet 42 au 3 juin 43 elle sera travailleuse volontaire au camp de concentration juive de Westerbork dont l'armée allemande avait confié l'administration au conseil juif de Hollande. Pendant cette période, elle rentre de temps en temps à la pension Wegerif.

Du 5 juin 43 au début septembre, elle est internée au camp de Westerbork.

Le 7 septembre 43 elle est déportée à Auschwitz avec sa famille. Elle y meurt le 30 novembre 1943.